

portrait

{ d'artiste }

Malika B.

Oser être soi est un chemin qui parfois ressemble à un combat. Travailleuse sociale, plasticienne, anthropologue, Malika B. a un parcours de vie et un regard haut en couleurs qu'elle a accepté de me transmettre pour la revue.

Hélène Cordier: Qui es-tu et d'où viens-tu?

Malika B.: D'origine maghrébine, je suis née et j'ai grandi dans le quartier de Cureghem. Mes grands-parents sont venus en Belgique. A la maison, on parlait naturellement français et je n'allais pas à l'école coranique, alors qu'à l'école du quartier, la majorité des enfants était d'origine maghrébine et avait une éducation islamique. Dans la communauté marocaine, j'entendais souvent dire *les autres et nous* ou des expressions comme *Les Belges sont des porcs* ou *Ils sont sales...* Ça m'interrogeait. *Pourquoi nous ne mangeons pas du porc?* Le professeur de religion à l'école disait que la viande devait être tuée selon le rituel. Mais il se taisait face à d'autres questions comme *Si Dieu crée les êtres humains avec sa pensée, alors, pourquoi voudrait-il qu'on tue des mécréants après?* Ces questions me perturbaient. Ce n'était pas apprécié dans mon quartier. Vers 12 ans, j'ai eu envie d'aller voir ailleurs. Connaître ces *autres* qui étaient les Belgo-Belges.

Te sentais-tu différente? Oui, complètement décalée. Même mes parents ne me comprenaient pas. Je suis l'aînée de 8 enfants. Mes frères étaient tout l'inverse de moi. Ils restaient dans le quartier, entre potes et fréquentaient leur école pourrie. A 8 ans, j'aimais beaucoup écouter la musique classique. J'adorais l'art aussi. Dans la culture maghrébine, la femme doit rester discrète et l'art lui est interdit. Moi, je voulais me cultiver. Ce n'était pas du tout dans mes perspectives de me marier et d'avoir des enfants. A Cureghem, c'était impossible. J'ai demandé à m'inscrire dans une école catholique et mes parents ont accepté. L'école du quartier était à discrimination positive et pas du tout au même niveau. Ce

changement a été une bataille. C'était urgent de sortir de la pression sociale. Aller dans cette autre école m'a complètement ouvert l'esprit. Même au cours de religion, l'abbé parlait de paraboles et de symboliques et non pas de miracles à croire sans poser de questions. Ça m'a nourrie et j'ai pu faire des parallèles avec l'Islam et avec les autres religions. Cette notion de symbolique m'a emmenée ailleurs.

Faisais-tu le Ramadan? C'est obligatoire à 12 ans. Moi, je doutais beaucoup de tout ce qui était en rapport au religieux. Donc, je l'ai fait une année. Au réfectoire, un jour, un éducateur a déclaré: *Eux, ils font Ramadan, ils vont aller au fond dans le coin.* Têtes baissées, nous avons traversé le grand réfectoire, comme si nous étions punis et qu'il fallait avoir honte. Petit à petit, j'ai commencé à manger en cachette de mes parents. Je ne croyais plus en Dieu. Le Ramadan permet de vivre dans le corps et l'esprit d'une personne pauvre, mais toutes les nuits c'était l'orgie. Ça n'avait pas de sens. Puis, j'ai beaucoup changé d'écoles secondaires. A 16 ans, sur le chemin de l'école à Uccle, une banque s'est fait braquer avec des mitraillettes et, dans les rafales, j'ai reçu une balle dans le bras. Juste après, je suis partie au Maroc avec ma famille et il y a eu le mariage forcé.

Comment ça? Dans la tête de mon père, j'avais donné mon accord. Mais j'ai été mariée sans le savoir. Ils m'ont fait signer des papiers en arabe. Je ne comprenais pas ce que c'était. J'avais 17 ans, le mari, 30. Il consommait alcool et drogue. J'avais déjà dit non à plusieurs reprises. Je suis revenue en Belgique pour être tranquille. Mes parents l'ont fait venir jusqu'ici. Il voulait les papiers. J'ai eu un déclin et je l'ai dénoncé. Il a eu un avis d'expulsion.

C'était une décision difficile? Non. Depuis toute petite, je me ressens différente. Mon cheminement s'est ancré avec cela aussi. Je voulais faire des études. A mes 16 ans, mon père avait deviné mon attirance pour les femmes. Ma mère a nié: *C'est une intellectuelle!* Il en a parlé à l'Imam du quartier qui lui a dit que c'était l'enfer garanti. C'était interdit par l'Islam... Mon père s'est inquiété: *Tu vas être droguée et tu finiras clocharde dans la rue.* Les relations avec la famille, alors, ont commencé à se dégrader. Trois ans plus tard, devant une émission sur l'homosexualité, ma mère a dit: *Qu'on les laisse tranquilles, ils n'ont rien fait...* Je me suis sentie invitée à parler. J'ai fait une réunion de famille pour déclarer ma préférence sexuelle. Mes parents, en fait, n'avaient pas d'ouverture pour moi. C'est devenu l'enfer. Je faisais la chimie au CERIA et, là aussi, ça se passait mal. J'ai fini par faire l'école buissonnière.

Et qu'est-ce qui s'est passé? Mes parents étaient désespérés. Je ne suivais pas les codes et j'avais fait une fugue. Ils m'ont emmenée au Maroc pour m'enfermer chez mes grands-parents. J'ai cru ne plus jamais revenir ici. Ils ont voulu me marier avec un vieil homme. Ils m'ont tout confisqué. Mais une cousine m'a acheté un livre sur la condition des femmes au Maroc. En cachette, je lisais une page par jour. Cela m'a permis de tenir. Au bout de trois mois, ils ont décidé de me faire exorciser pour garder l'honneur de la famille. Le principe de l'exorcisme est de penser que le corps est possédé par une entité extérieure et il est donc impossible d'être responsable de ses actions. Je leur ai dit que j'allais mieux. J'ai pu revenir en Belgique.

Qu'est-ce que tu comptais faire? Ma mère voulait absolument que je finisse les études. J'ai commencé alors l'école d'art à l'Institut Ste Marie. Ça m'a énormément plu. J'ai pu me découvrir et accepter qui j'étais dans mon homosexualité et dans mes convictions. J'ai aussi voyagé avec l'école. En dehors du quartier, je pouvais me sentir libre, je pouvais être moi-même. Pas dans ma communauté. Il y a bien un déplacement psychique à ce niveau-là. A 23 ans, j'avais mon appartement et je me suis renseignée pour prendre des cours de violon. Petite, la musique m'a été interdite. Je passais souvent devant la lutherie Gram. J'y suis passée plusieurs fois et, un jour, Gram m'a invitée à entrer. En économisant, j'ai pu m'acheter un violon. Gram est vraiment passionné. Il partage énormément.

Comment vivais-tu? Je travaillais à Habitat & Rénovation où je créais des projets pour le quartier en croisant l'artistique et le pédagogique. En parallèle, j'ai commencé les études d'éducatrice. J'étais responsable des animations avec une population essentiellement maghrébine. C'était un défi. Quand les mères venaient, elles me trouvaient trop dure. Elles n'imaginaient pas que j'étais marocaine et que je comprenais le berbère. Elles jouaient beaucoup la carte de la communauté. Je mettais des limites claires. Ce cadre finalement les a rassurées et des liens ont fini par se tisser. Jusqu'au jour de Ramadan où les enfants sont arrivés et m'ont vue manger. Et devant leurs interrogations, je leur ai expliqué pourquoi je ne faisais pas le Ramadan. Ils m'ont demandé si je n'étais pas marocaine et je leur ai répondu que j'étais belge d'origine marocaine, comme eux. Alors ils ont répondu: *Mais alors tu es une sale juive!* Nous avons eu toute une discussion sur ce que c'est d'être belge ou marocain, sur la religion... Les enfants sont partis très contents raconter cela à leurs parents. Le lendemain, une mère est venue, enragée. Elle m'a insultée avec une telle violence verbale. Un collègue l'a arrêtée et elle lui disait: *Toi, tu es déjà*

condamné par Dieu, tu es un mécréant. Elle, elle est marocaine, elle doit être musulmane. Elle ne peut pas être autre chose. Un homme barbu est ensuite venu m'agresser. Mon collègue a dû alors s'interposer avec force. On a réouvert l'institution au bout de quelques jours et, à ma grande surprise, la majorité des femmes sont revenues. A partir de ce moment, elles ont pu parler de ce qu'elles vivaient réellement. Certaines vivaient une relation avec un non-Musulman à l'extérieur du quartier, d'autres racontaient ce qu'elles vivaient concrètement lors de leur divorce, ou tout simplement leurs rêves. J'ai pu alors développer des projets avec elles qui ont pu les amener à une vraie autonomie, comme le projet d'apprendre à faire du vélo en dehors du quartier avec *Pro Velo*¹. J'ai pu voir alors des femmes qui commençaient à prendre confiance en elles.

C'est magnifique! Oui, ensuite je suis partie travailler au service d'*Aide en Milieu Ouvert (AMO)*². J'ai travaillé des questions comme celles de la violence, du genre, du code de la famille où j'utilisais le potentiel artistique essentiellement. L'art donnait un lieu aux jeunes et aux femmes pour s'exprimer. Pour sortir du radicalisme, il faudrait investir dans l'expression artistique. Les gens qui se radicalisent sont en questionnement, en recherche, contrairement à ce qu'on peut croire. S'ils ne se retrouvent pas dans le monde occidental, c'est une souffrance. D'une certaine manière, ils vivent entre ici et là-bas. Et dans la communauté, il n'y a pas de possibilité de l'exprimer. L'artistique est un bon moyen d'exprimer cette souffrance inavouable ailleurs. L'art nous oblige à nous déplacer alors que le radicalisme reste dans l'entre-soi. Puisqu'on est tous les mêmes, on n'a pas besoin de se remettre en question. On n'a pas besoin de vivre ce que les autres vivent, donc pas besoin d'empathie... Il n'y a pas besoin de déplacement.

Quel est ton rapport au radicalisme? J'ai vécu une forme de radicalisme dans la



Oeuvre de l'artiste

© Matika B.

librement étant maghrébine, femme et non pratiquante. Je dérange.

La question du genre est importante dans la communauté marocaine? Oui. Les femmes sont considérées comme des sous-catégories. Il y a un tel conditionnement derrière. Le voile est devenu un symbole politique, injecté par les Frères musulmans, les Wahhabites et Salafistes. Avant, le discours imposait le voile aux femmes. Aujourd'hui, c'est plus insidieux. Cela se dit plutôt comme *Vous avez le droit de porter le voile. L'Occident ne peut pas vous en empêcher*. Donc, les filles revendiquent leur droit. Après les attentats, la fréquentation des mosquées a

l'entre-soi fige. On ne va pas vers l'autre. C'est tellement important de croiser les regards. Moi j'ai un regard de travailleur social, de plasticienne, d'anthropologue. Et c'est super intéressant de l'enrichir avec un autre regard. Le déplacement peut se faire autant du point de vue du corps que de l'esprit. Quand on est assigné à un endroit, le déplacement se fait impérativement par l'esprit. C'est important d'aller ailleurs pour mieux appréhender le monde. Ça permet de se questionner. Je suis allée au Sénégal. Entourée de noirs d'abord, j'ai été prise d'angoisse. J'ai découvert un autre monde. Je peux comprendre et ressentir maintenant ce qu'ils peuvent ressentir quand ils arrivent en Europe. Ils sont comme entourés de fantômes. Il est là pour moi le déplacement. C'était une révélation. L'empathie demande un déplacement alors que la colère et la haine figent. Ça reste coincé au fond de nous.

As-tu une image du déplacement... La météorite. Une matière se déplace jusqu'à la collision. Le temps de déplacement est à la fois très rapide, et, prend des milliards d'années; ça se percute et c'est ce qui fait naître une autre énergie après. Ça peut engendrer des pertes et c'est ça qui nous fait tous peur. Si ça pouvait rester dans l'échange d'idées, ce serait plus intéressant que d'aller dans la mort. Parce que la mort arrête un processus alors que soutenir la percussion des idées, ça amène le changement, ça permet un déplacement. **I**

Etre étrange(r) parmi les siens, une forme d'exil intérieur

communauté marocaine. Adolescente, je ne portais pas le voile. J'ai reçu de nombreux crachats. Aux Marolles, des jeunes ont mis le feu autour de moi avec du carburant et prenaient des photos. Mon collègue est arrivé à temps. Quand je suis allée porter plainte, j'ai eu une réponse nette : *On ne peut pas vous aider*. J'ai juste le souhait de vivre

augmenté. Les parents ont eu peur de voir leurs enfants se radicaliser. Sauf que dans les mosquées, le ton se durcit et d'autant plus chez les femmes. On leur inculque ce qu'est une bonne mère, une bonne épouse. Les mosquées les remettent dans des rôles bien définis filles-garçons.

Ça se fermerait au lieu de s'ouvrir? Oui, ce phénomène se retrouve aussi dans le néolibéralisme. La dynamique est la même, qu'il soit politique, économique ou religieux.

¹ www.provelo.org/fr

² www.aidealajeunesse.cfwb.be